

P O L A R

CATHERINE
BESSONART
Une valse
pour rien



 **l'aube**
NOIRE

UNE VALSE POUR RIEN

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Manon Viard

L'auteure tient à remercier le Centre national du Livre pour son soutien,
ainsi que l'association L'Amiral flottant qui lui a offert
de séjourner à Clermont-Ferrand pendant l'écriture de cet ouvrage
et qui l'a accompagnée durant cette période.

© Éditions de l'Aube, 2015
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-815-91110-8

Catherine Bessonart

Une valse pour rien

roman

éditions de l'aube

De la même auteure, chez le même éditeur :

Et si Notre-Dame la nuit..., 2013; l'Aube noire poche, 2014.

Prix Cognac du Polar francophone 2013

La palette de l'ange, 2014; l'Aube noire poche, 2015

À Louis Barrès et Éric C.

« C'est pour rien que tu valseras
Tu tiens du vide dans tes bras
La chaleur que tu sens
C'est celle de ton sang
Qui valse dans ta veste »

Allain LEPREST, *Une valse pour rien*

Un cri terrible, un feulement rauque et lancinant, ricocha sur le pavé désert. L'animal, après avoir bataillé, attendit la mort sous une porte cochère.

Bompard ne comptait plus les fois où il avait déménagé dans sa vie pourtant pas si longue. « Depuis le 2 novembre 1968, voyons voir ! » Une date de naissance qui résumait bien sa personnalité : le 2 novembre, le jour des morts, et 68, la grande lessive de printemps. Bompard, le contestataire à l'humeur morose. Il hésita à se lancer dans l'énumération de ses changements d'adresse, mais n'étant finalement pas enclin à laisser s'exprimer son côté obsessionnel, il se contenta de noter que le rythme s'était considérablement accéléré depuis le départ de Mathilde. Il sortit de l'hôtel Henri-IV, place Dauphine, où il s'était installé trois semaines plus tôt, et même si « installer » était un mot bien plus puissant que la réalité qu'il recouvrait, il vivait à l'hôtel et l'idée ne lui déplaisait pas, pour l'instant. Il se dit, en suivant le bord du trottoir sur lequel il marchait en équilibre, que son banquier serait peut-être le premier à se lasser de cette situation. Dans l'immédiat, Bompard ne s'intéressait qu'aux côtés plaisants de la chose, parmi lesquels le veilleur de nuit, de commerce agréable, qui était à ses yeux la partie visible du personnel, compte tenu de l'heure tardive à laquelle il rentrait ; ça lui convenait parfaitement. Samuel n'avait pas la trentaine et préparait une thèse en théologie sur ce que signifiait le mot « juif » en 2014. Laïque convaincu, amateur de cognac et de films américains des années quarante et cinquante, il avait déjà, sans trop de difficulté, volé

quelques heures de sommeil à Bompard, l'entraînant dans des échanges nocturnes entre cinéphiles avisés. Ils avaient en effet à plusieurs reprises eu l'occasion de deviser ensemble, à des heures indues, sur différents sujets et notamment du septième art pour lequel Bompard avait conservé une infinie tendresse. Ils confrontaient alors leur point de vue sur l'interprétation de Humphrey Bogart dans *Casablanca* ou sur le jeu d'Anna Magnani dans *La Rose tatouée* en éclusant un ou deux cognacs avec délectation. Samuel avait même programmé les sujets de leurs prochaines rencontres : *La Soif du mal* d'Orson Welles, *Ève* de Mankiewicz. « On va aussi mettre à l'ordre du jour... » « On verra, on verra », avait coupé Bompard, pour qui le futur, même proche, était encore trop lointain pour qu'il s'y projetât.

Il faut qu'un de ces jours je lui apporte une bonne bouteille, se dit-il en longeant les quais. Espérant se débarrasser de la barre au thorax qui l'oppressait depuis plusieurs jours et redoutant qu'elle soit annonciatrice, comme à l'accoutumée, de quelque affaire particulièrement lourde, Bompard décida de faire diversion en se laissant happer par la Seine et ses sortilèges, par ses ponts et par Notre-Dame, bien sûr, tel un paquebot échoué sur une île. Peine perdue. Si le charme opérait, la gêne persistait.

Sept mois auparavant, Clermont-Ferrand, le 22 novembre 2013, dix-neuf heures.

Son travail l'épuisait. Il se demandait soudain s'il était à sa place. Qu'était devenu son idéal ? Depuis le suicide de son coéquipier, il se sentait descendre. Tout était lourd : le père qui obligeait sa fille mineure à accorder des faveurs à ses compagnons de beuverie quand il ne pouvait pas s'acquitter d'une dette de jeu – « Ben quoi, c'est ma fille ! » avait-il lâché, presque étonné, quand ils étaient allés le cueillir au petit matin – ; le jeune qui s'était spécialisé dans la vieille dame qui va chercher le montant de sa maigre retraite dès l'ouverture de la poste, alors qu'il fait encore nuit, parce qu'elle n'a pas que ça à faire, la vieille. Et maintenant, son fils qui affichait des faux airs de fille. C'était trop. Il prit la rue Blatin, ça lui donnerait le temps de se composer un visage avant de rentrer chez lui.

Bompard avait passé la journée à régler les affaires courantes et à éviter de croiser Louvel, le divisionnaire, la rencontre lui prenant chaque fois une énergie dont la masse perdue était loin d'être compensée par la qualité de l'échange. De son côté, Louvel à qui ces entrevues coûtaient également beaucoup n'était pas mécontent de ne pas voir surgir dans son bureau le commissaire avec sa vision du monde très personnelle et sa façon si éreintante de l'exprimer. Bref, le 36, quai des Orfèvres, vu de l'extérieur, pouvait donner à penser qu'il tournait au ralenti. L'administratif avait pris le pas sur « l'humain en période de crise ». C'est ainsi que Bompard définissait son travail, « je m'occupe de l'humain en période de crise », répondait-il quand on l'interrogeait sur sa mission. Et si l'on insistait, il s'aventurait alors vers l'humain qui souvent tourne mal parce qu'il n'a pas supporté un choc. « Après tout, aimait-il à répéter, un monstre n'est jamais qu'un humain qui n'a pas pu endurer la souffrance et s'est détaché de sa condition d'humain. Non ? » La suite de l'échange dépendait alors du ressort de la personne qu'il avait en face de lui. Et lorsqu'il concluait par une question : « je pense que chacun d'entre nous pourrait tuer ! Vous êtes d'accord ? », la réponse ne venait que rarement et soudain il se retrouvait seul, accroché à sa vision de l'humain. Ce soir aussi il était seul. Et marchant sans savoir vraiment pourquoi en direction de République, il se disait qu'il aimerait

bien avoir un chien. Avoir n'était d'ailleurs pas le mot juste ; il n'avait en fait pas envie de cette responsabilité-là, non ! Il aimerait bien rencontrer un chien, un chien qui le choisirait, un chien indépendant, voire autosuffisant, qui déciderait de faire un bout de chemin avec lui. Un chien à qui il pourrait confier sa vision du crime, et celle de l'assassin. Un chien qui trouverait normal cette histoire de barre au thorax et de prémonition. Un chien qui ne serait pas beau mais tellement sympa qu'on en oublierait sa disgrâce.

Il poussa la porte de la brasserie République posée au bord de la place du même nom, comme d'autres le sont au bord de l'eau, et veilla à laisser passer le chien avant que la porte ne se refermât. Il eut envie de sourire en se remémorant l'histoire d'un fou interné qui, tout de même en progrès, se voit proposer une permission ; en effet l'homme semble ne plus communiquer avec son chien imaginaire. Je prends ma brosse à dents, avait précisé le malade, je pars quand même deux jours ! Mais bien sûr, avait répondu le psychiatre, ébloui par tant de pragmatisme. Et on retrouva Victor devant les grilles de l'hôpital, conversant avec sa brosse à dents : Allez, viens, Médor ! On les a bien eus !

Ce soir-là, Bompard commanda un whisky mais n'alla pas jusqu'à demander un bol d'eau pour son chien.

Non loin de là, sur les quais du métro, station République, deux hommes, la trentaine, ne se parlaient pas. Assis côte à côte, ils semblaient tout à la fois impuissants à se décrocher et dans l'impossibilité de rester ensemble. Le quai était quasiment désert, et sur ce banc se jouait un remake de *La Femme d'à côté*. La rupture muette laissait les rares usagers indifférents, ce « ni avec toi, ni sans toi » quelque peu singulier ne donnait aux passants aucune possibilité de projection ; seule une adolescente américaine qui léchait une glace chocolat amande se délectait de ce qu'elle percevait de différent

chez ces deux-là. À quelques mètres d'elle, le couple que formaient ses parents ne laissait aucune place à l'ambiguïté. On savait tout de suite, à les observer, qui portait la culotte et qui la repassait. Le petit frère, lui, puisant des pop-corn dans une poche en papier, encourageait avec application ses triglycérides à venir en se demandant ce que Paris pouvait bien avoir de plus qu'Austin. Une voix métallique annonçait l'arrivée de la rame. Les deux hommes se levèrent en même temps : chorégraphie mise au point par trois ans de vie commune. Ils montèrent sans échanger un seul mot et s'assirent sans se consulter sur une même banquette, encore côte à côte, comme on se dit en finissant une plaque de chocolat : Allez, encore un carré, puis j'arrête ! Il était entendu qu'ils allaient désormais regarder dans des directions opposées, autant s'y mettre tout de suite. Le plus jeune des deux, celui qui semblait le plus affecté, força son regard à balayer le quai d'en face, où un couple affichait son amour. Lui faisait le pitre ; elle, riait aux éclats. Le nez collé à la vitre, Rudolph écrasa une larme.

Le signal de départ venait de retentir, les portes étaient sur le point de se fermer quand une Dr. Martens fit irruption, contrariant les projets du métro. La chaussure était solide, les portes se rouvrirent aussitôt ; une bande de skinheads, profitant de ce bégaiement mécanique, s'engouffra dans le wagon et l'ambiance changea sur-le-champ. La famille texane se raidit dans ses convictions de légitimité de l'auto-défense. À plusieurs reprises, le père fut obligé de tapoter sur le genou de son adolescente, fascinée par le spectacle, qui ne lâchait pas du regard les intrus. De l'autre côté du passage, un couple de quinquagénaires maudissant la crise regrettait d'avoir mégoté sur un taxi qui les aurait déposés devant chez eux en toute sécurité. À deux pas de là, un homme noir peaufinait son argumentaire qui tenterait de convaincre les énergumènes, si besoin était, que lui aussi votait extrême

droite. Pas fier de devoir en arriver là, il essayait, pour l'instant, de placer son regard de manière naturelle de façon à ne pas avoir dans son champ de vision un seul membre du groupe. La peur avait envahi les passagers, il ne s'était pourtant encore rien passé.

À l'autre bout du wagon, Rudolph, aux aguets, s'était redressé sur son siège. À côté de lui, Mario, son désormais ex-compagnon, les jambes allongées sous la banquette inoccupée face à lui, les yeux mi-clos, ne dormait pas.

La tension était extrême. Les têtes rasées terrorisaient d'un simple regard les voyageurs. Les secondes qui les retenaient prisonniers jusqu'à la station suivante semblaient s'être transformées en minutes et chaque otage égrainait mentalement le compte à rebours. Pourtant, du fond du wagon un ronflement parvint aux oreilles de tous et celui qui faisait office de chef s'avança pour voir qui avait l'outrecuidance de ne pas trembler. Un clochard aviné récupérait, semblait-il avec bonheur, de l'âpreté de la vie dans la rue. Alors le meneur glissa sa main droite dans la poche intérieure de son treillis et en sortit nerveusement une bombe de peinture. Il passa lentement sur le visage du clochard endormi et tagua sur la cloison du métro, à quelques dizaine de centimètres de son visage : « Les SDF et les pédés dehors ! La France aux Français ! »

« Et la Bourgogne aux escargots ! » éructa Mario, qui s'était redressé et penché en avant pour suivre la scène. Il se rassit nonchalamment avant d'ajouter : « Finalement, on a tous des idées préconçues. Tu sais écrire, toi ! J'aurais pas cru. »

Les skinheads regardaient tous leur leader outragé dans l'attente d'une consigne, d'un mot, mais l'homme tenait à laver l'affront seul. Il se dirigea vers Mario qui, lesté, se leva. La rame ralentit, la station Arts-et-Métiers n'était pas loin. Mario était bien décidé à ne pas descendre, un groupe de

sumo qui monta dans le métro lui donna l'occasion de ne pas avoir à le regretter. Sur les T-shirts, dans lesquels de solides rugbymen auraient fait figure de rescapés des camps, était inscrit : RENCONTRE INTERNATIONALE À BERCY, et près de 4000 kilos s'engouffrèrent dans le wagon, faisant basculer le rapport de force. Le patron des têtes rasées évalua très vite la situation. Il plongea son regard dans celui de Mario.

« Les enculés dans ton genre, un jour ou l'autre je me les fais ! On se retrouvera !

— Mais oui, mon chaton, à la Gay Pride demain, si tu veux, et puis, tu sais, "Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour". »

Le signal de départ se fit entendre et les skins battirent en retraite à contrecœur. La famille américaine qui s'appêtait à quitter le wagon se ravisa, quitte à faire un peu d'exercice pour regagner son hôtel. Une fois sur le quai, le chef gratifia d'un doigt d'honneur Mario, qui lui envoya, en contrepartie, un geste gracieux et enfantin de la main.

« Qu'est-ce qui t'a pris ? » Rudolph avait parfois du mal à suivre.

« J'y peux rien ! C'est sorti comme ça. *Les Enfants du Paradis*, pour moi, c'est dans le top 5 ! Et alors, quand c'est Arletty qui balance, c'est superbe.

— Tu te crois plus fort que tout le monde !

— Tu en as pas marre d'avoir peur ? »

L'éclairage de la station Réaumur-Sébastopol apparut au bout du tunnel, Mario se leva.

« Où tu vas ? » ne put s'empêcher de questionner Rudolph.

« Moi je sais pas, mais toi, tu rentres ! Tu rassembles tes petites affaires et tu te tires. C'est mieux pour tout le monde. »

Mario était maintenant face à la porte, dans l'attente de l'arrêt. Le reflet de la vitre ne parvenait pas à rendre plus

imposants qu'ils n'étaient les sumotoris derrière lui, qui ne les quittaient pas des yeux.

« Et puis je te laisse en bonne compagnie : des nounous de poids. Tu risques rien ! » Il sauta sur le quai et se ravisa : « Si tu veux les remercier, c'est *arigato* en japonais. »

Il se dirigea vers la sortie, comme s'il savait où il allait. Dans les couloirs du métro, de nombreuses affiches publicitaires déclinaient un baiser au féminin selon Chaumet. Mario trouva le clin d'œil ironique et s'interrogea, tout en grimpant les marches quatre à quatre, sur le joaillier : Chaumet avait-il l'esprit opportunément ouvert ou simplement mercantile ?

Pendant ce temps-là, Bompard regagnait un domicile qui n'était pas le sien et finirait peut-être un jour par remarquer un petit écriteau sur la porte vitrée de l'hôtel, stipulant : « NOS AMIS À QUATRE PATTES NE SONT PAS ADMIS DANS NOTRE ÉTABLISSEMENT ». En attendant, il rêvait d'un chien allergique aux laisses, un chien qui mènerait sa vie et saurait toujours où le retrouver. Il se souvint d'un court métrage, *Max et Georges*, l'histoire d'un tueur à gages qui vivait avec Georges, son chien, et rêvait de changer de boulot. Mathilde avait adoré ce film. Avant de pousser la porte de l'hôtel, il jeta un coup d'œil sur la place : pas âme qui vive, même pas celle d'un chien. Georges se faisait attendre.